



Revue africaine

UNE ÉNIGME LAPIDAIRE.

Les épitaphes et les Ex-voto de l'époque romaine sont assez fréquemment accompagnés, au moins dans l'Algérie centrale, de bas-reliefs, la plupart symboliques, d'un caractère particulier, dont il n'est pas toujours facile de découvrir le véritable sens. L'épigraphie latine de la Grande Kabylie applique à ces sortes de sculptures le nom spécial de *Tabula*, tableau votif, ou ex-voto (1); car c'est surtout dans cette contrée, ou, tout au plus, dans l'espace compris entre Sétif à l'est et Berrouaguia à l'ouest, que les inscriptions antiques se présentent généralement avec cette catégorie d'illustrations compliquées et énigmatiques. Par malheur, nos épigraphistes africains dédaignent presque toujours de décrire ces œuvres bizarres et les honorent même assez rarement d'une mention pure et simple.

Ainsi, parmi les cinquante-cinq inscriptions d'Aumale (l'antique *Auzia*), rapportées par M. de Caussade, dans son intéressante *Notice* (Orléans, 1851, broch. in 8°), celles qui auraient mérité au moins cette indication sommaire, ne l'ont presque jamais obtenue. L'auteur a méprisé, sans doute, ces productions assez barbares, en effet; et il a supposé, à tort, que ceux qui viendraient après lui partageraient ses dédains. Toutefois, ces

(1) L'expression s'applique même aux stèles tumulaires, sans doute parcequ'elles sont encore des ex-voto, mais adressés aux Dieux mânes.

monuments trop délaissés sont utiles à connaître, malgré leur exécution généralement grossière ; ne fût-ce que pour les costumes, armes, meubles et autres objets de la vie intime ou publique qu'ils reproduisent quelquefois, toujours avec une exactitude naïve, sinon avec le sentiment de l'art. Ils sont d'ailleurs assez souvent les produits d'une symbolique qui vaut bien la peine d'être étudiée. Mais ce qui peut consoler les personnes auxquelles nos reproches s'adressent, c'est que les épigraphistes de la métropole doivent aussi en prendre leur part ; car l'observation suivante du savant M. de Caumont révèle que ce n'est pas seulement dans nos contrées barbaresques qu'on se rend coupable de ce genre d'incurie :

« L'Épigraphie, dit-il, a exhumé depuis longtemps (en France) » les trésors qu'offrent les pierres tumulaires pour la latinité ; » mais on n'a pas suffisamment étudié les figures auxquelles » les inscriptions se rapportent ; on ne les a que rarement » dessinées. » (V. *Nécrologie Gallo-romaine*, p. 4)

C'est qu'il est presque toujours plus court et plus facile de copier une inscription à la hâte, que de reproduire fidèlement par le dessin, ou dans une suffisante description, les scènes parfois compliquées dont la sculpture antique a orné tant d'épitaphes et d'ex-voto parvenus jusqu'à nous.

Lorsque, sur une certaine catégorie des *Tabu'a* ou bas-reliefs herbers, on voit, au-dessus de l'épigraphie, un personnage en chasse ou à la guerre, entouré de ses serviteurs, et qu'on le retrouve au dessous, dans un autre compartiment, étendu sur un lit, au milieu de ses enfants, assisté d'un médecin et même d'une espèce de notaire, l'opposition de ces deux scènes, qui caractérisent clairement les deux phases opposées d'une carrière d'homme, la plénitude de la vie et son extinction, ne laissent aucun doute dans l'esprit du spectateur. Au premier coup-d'œil, celui-ci comprend la double scène placée sous ses yeux, et saisit sans peine le sens moral que l'artiste a voulu y attacher.

Mais tous les sujets ne sont pas, à beaucoup près, aussi translucides ; et celui dont nous allons nous occuper, comme exemple, paraît de nature à mettre beaucoup d'Œdipes aux abois.

En voici la reproduction exacte, d'après un dessin de M. A. Charoy, architecte de la ville d'Aumale et membre correspondant de la Société historique algérienne.

Ruines d'Auzia (Aumale.)



D M SACR
CEMIVS · SATVRNVS · B · PR
AEF · STIP · XVIII · VIX · A
VIVOS MONVMENTVM SIBI
ET AVFIDIAE · DONATAE · VXOR
ET · CEMINIS · PRIMVLO CEPION
ET SABASTENAE ET SABASTENV
FILIS

Cette pierre, que nous allons commenter, mesure 1 m. 85 c. en hauteur, sur 0,78 de large, avec une épaisseur de 0,30 c. Les lettres de l'épigraphe ont 0.05 c.

Le monument, considéré dans son ensemble, est composé des quatre parties suivantes :

A. Fronton, haut de	0,36 c.
B. Sujet principal	1,10
C. Socle (1)	
D. Epigraphe	0,39

Produisons d'abord l'épigraphe, D ; elle aidera certainement à faire mieux comprendre l'explication des figures.

D. M. SACR.

GEMINVS SATVRNINVS B. PR
AEF. STIP. XVIII VIX. ANI
VIVOS MONVMENTVM SIBI
ET AFFIDIAE DONATAE VXORI
ET GEMINIS PRIMVLO CEPIONI
ET SABASTENIAE ET SABASTENV
FILIS.

Cette inscription — gravée dans un cadre terminé latéralement en queue d'aronde — offre les caractères de l'alphabet normal, celui qui s'est transmis jusqu'à nous dans les capitales bien connues de la typographie courante. Cependant, comme il est rare qu'un document épigraphique se renferme exclusivement dans un seul type, celui-ci offre, à la 2^e ligne, trois N qui se rattachent à l'alphabet rectiligne où les appendices sont totalement supprimés. (V. *Revue Africaine*, Tome 5^e (N^o 30), p. 424)

Voici les ligatures ou lettres liées qu'on y rencontre :

2^e ligne, N, I, sont liés dans les premiers mots.

B (pour *Beneficiarius*) est traversé horizontalement par une barre dans sa ligne médiane et entre les deux segments de cercle de la lettre. Cette barre indique qu'il y a abréviation.

3^e ligne, A, N, I, sont liés au dernier mot.

5^e — R, I, id.

7^e — N, I, au 2^e mot.

(1) Ce socle est compris dans le sujet principal (B) ; ses dimensions particulières sont : 0,11 c. de hauteur, sur 0,38 de large.

Nous traduisons ainsi ce document épigraphique, tout en reconnaissant que, d'après les incorrections du texte, quelques-unes de ses parties pourraient admettre une interprétation différente de la nôtre. Nous nous sommes arrêté à ce qui nous a paru le plus probable :

« Monument consacré aux Dieux Mânes !

» Geminius Saturninus, bénéficiaire du Préfet, a servi 19 ans,
» a vécu — ans. Il a élevé ce monument à lui, à sa femme
» Aufidia Donata, aux Geminius, ses enfants : Primulus Cepio,
» et Sabastenia et Sabastenus, eux tous vivants. »

Après la traduction, le commentaire.

Geminius, on vient de le voir, avait, de son vivant et du vivant des siens, fait graver cette épitaphe de famille, en l'illustrant des nombreuses sculptures dont nous aurons bientôt à rechercher le sens. Il comptait alors 19 ans de service (STIP. XVIII) ; et, puisqu'il a jugé à propos de consigner dès-lors ce chiffre sur son futur tombeau, c'est que, sans doute, il n'était plus en activité et que l'énonciation ne pouvait plus se modifier ultérieurement. Aucun chiffre d'âge ne figure après le *vixit annis*, à la suite duquel une place avait été ménagée pour cette indication ; d'où l'on doit induire que quelque circonstance aura empêché d'utiliser en son temps ce monument funéraire anticipé. Cette circonstance a pu être, par exemple, la ruine et l'abandon d'Auzia, après la grande révolte berbère de 297 et lorsque le chef-lieu de la limite militaire Auzienne (*Limes Auziensis* (1), fut transporté un peu plus au Nord, au fort hexagonal d'*Aïoun Bessen* (route d'Aumale à Alger).

Il est dit dans notre épigraphe que Geminius était *bénéficiaire* du préfet (B. PRAEF.).

Le soldat romain, ou au service de Rome, qui avait obtenu de l'avancement ou reçu une exemption honorifique de service ou de corvée, prenait le titre de *Beneficiarius*, en y joignant celui du chef auquel il en était redevable. Ici, ce chef est un *praefectus* ; c'est-à-dire, un commandant de cavalerie — auxiliaire ou indigène — peut-être « de ces cavaliers maures cam-

(1) La frontière romaine, au sud de l'Afrique septentrionale, se décomposait en un certain nombre de petits commandements militaires appelés *limes*, limite. Nous aurions voulu traduire l'expression latine par notre vieux mot *marche* ; mais la crainte d'une équivoque ne nous l'a pas permis, à notre grand regret.

pés sur le territoire d'Auzia » (*equites mauri in territorio Auziensi prætendentes*), dont il est question dans la dédicace à Gargilius, que Shaw nous a fait connaître, il y a déjà plus d'un siècle (*Voyages*. T. 1^{er}, p. 104).

Ceci — soit dit en passant — montre que l'institution de nos Zmalas de Spahis est tout simplement renouvelée de l'époque romaine.

L'épithaphe de Geminius ne donne pas une haute idée de l'orthodoxie grammaticale de son auteur : par exemple, quand on lit, à la fin de l'avant-dernière ligne, SABASTENV (qui semble bien être là pour *Sabastenus*) au lieu de *Sabasteno* que le sens appelle.

Cependant, il ne serait pas impossible que le solécisme ne fût qu'apparent ; en voici la raison.

Il est vrai que, très souvent, dans les inscriptions latines d'Afrique — surtout celles qui sont faites pour ou par des Indigènes, — le *s* final des noms en *us* est supprimé, peut-être parce qu'il ne se prononçait pas dans l'usage vulgaire. C'est ainsi que, chez nous, une personne illettrée, trompée par son oreille, écrira *li* et *ri*, au lieu de *lit* et *riz*. Mais il se peut aussi que les sons *o* et *ou* n'aient pas été plus nettement distingués chez les Berbers, qu'ils ne le sont de nos jours chez les Kabiles, leurs descendants. Dans cette hypothèse, en écrivant *Sabastenu* dont l'*u* devait se prononcer *o* et *ou*, selon l'occasion, le lapicide pouvait croire qu'il gravait un datif et non un nominatif. Il se trouverait dès lors absous devant la syntaxe, tout en restant justiciable de l'orthographe.

Mais, on l'a vu, ce n'est pas le seul chef sur lequel un puriste serait en droit de l'attaquer.

Le reste du document ne donnant lieu à aucune observation essentielle, nous pouvons aborder la description des trois sujets sculptés sur la *tabula* de Geminius.

A. — Ce bas-relief, le premier qui se présente de haut en bas, sur notre stèle, occupe tout le fronton et semble représenter un festin. Est-ce le repas de funérailles (*cæna feralis*) ou le banquet sacré qu'on offrait aux Dieux (*Lectisternium*) ? Mais décrivons d'abord :

Sur un lit à quatre pieds contournés en S — dont les deux antérieurs sont seuls visibles, — une femme (?) vêtue d'une longue tunique, qui la couvre du col aux pieds inclusivement, est

étendue, appuyée sur le coude gauche, devant le buste drapé d'un individu jeune et imberbe, placé à sa gauche sur le même lit. Elle tient une coupe en forme de patère dans la main droite.

Devant cette femme couchée (*recubans*), est une petite table à trois pieds contournés, espèce de guéridon, sur lequel on voit un pain (?) de forme carrée. Aux angles du fronton, deux lions accroupis, aux croupes opposées, dont les queues se croisent à leur extrémité; comme les fers de deux combattants tombés en garde, tournent la tête en arrière pour regarder le repas, laissant apercevoir de larges gueules grandement ouvertes et armées de formidables rangées de crocs et de dents.

Dans l'hypothèse d'un *lectisterne*, ou festin sacré, le buste serait le simulacre de la divinité à laquelle on l'offre, et le personnage couché représenterait l'*epulo* qui présidait à la cérémonie. Mais aucun accessoire, symbole ou signe quelconque, n'accompagne le simulacre pour le déterminer, ce qui paraît contraire à l'usage; d'ailleurs, l'*Epulo* n'aurait pas pris la liberté grande de s'étendre à table à côté de son Dieu, en se donnant la plus large et la plus honorable place. C'eût été trop peu respectueux, ce nous semble. Il est donc plus probable que nous avons ici un simple repas de funérailles: le buste serait alors une image d'ancêtre et le personnage couché sur le lit quelque parent destiné à personnifier l'ensemble de la famille.

B. — Cette deuxième partie de la *tabula* renferme le sujet principal; aussi, est-ce celle où les figures ont les proportions les plus considérables. Les individus qu'on y observe sont évidemment ceux que l'épithète désigne: Geminius, d'abord, le chef de la famille. Il appuie sa main gauche sur un glaive suspendu à un baudrier, au côté gauche, et tient une baguette de la main droite.

Arrêtons-nous un instant sur la manière dont l'arme est ici portée et suspendue; ce détail a plus d'importance qu'on ne serait tenté de le croire d'abord.

Chez les Romains, le glaive pendant au côté droit par un baudrier s'appelait *gladius*, et caractérisait le simple soldat; le glaive court fixé au côté gauche par un ceinturon, se nommait *parazonium*, et indiquait les tribuns et autres officiers supérieurs.

C'est sans doute pour montrer que Geminius n'appartenait pas à un corps romain, qu'on lui fait porter le glaive à

gauche comme l'officier supérieur (1) et suspendu à un baudrier ainsi qu'un simple soldat. Cette nuance iconographique mérite d'attirer l'attention de ceux qui s'occupent d'expliquer ces sortes de monuments.

Disons encore que le glaive de Geminius est emmanché dans une poignée sans garde (*capulus*), tout-à-fait semblable à un éteignoir conique très allongé, dont la partie supérieure se terminerait en un anneau.

Nous n'abandonnerons pas ce détail d'armement antique, sans faire remarquer qu'il corrobore la conjecture que nous avons hasardée précédemment sur la nationalité du corps de cavalerie dans lequel Geminius avait servi. Nous nous permettrons, en outre, de faire observer, sauf le respect dû au guerrier-romain, qu'il est assez étrange que le simple soldat, appelé surtout à faire usage de son glaive, le portât à droite, position fort gênante pour dégainer; tandis que ses officiers supérieurs, qui, comme tous les chefs, devaient plus combattre de la tête que du bras, portaient leur arme dans la position la plus commode pour s'en servir. Passons maintenant au costume et à la toilette. Geminius, debout, a la tête nue, les cheveux massés par grosses boucles et il porte toute la barbe. Il paraît avoir deux tuniques : la première, *tunica interior*, descend au genou; par dessus celle-ci, il en a endossé une autre à manches entières, qui dépasse à peine la hanche. Un scrupule d'exactitude nous oblige à dire ici qu'il n'a peut-être qu'une seule tunique longue, laquelle, remontée au-dessus de la taille pour la laisser ensuite retomber par dessus la ceinture, présenterait assez bien l'apparence d'une tunique courte passée par dessus une longue.

Chacun sait ici ce que c'est qu'une tunique, car les indigènes du dehors nous en offrent à chaque instant le modèle primitif; comme dans la plus haute antiquité, on en voit avec ou sans manches, courtes ou longues. Ces dernières sont encore remontées assez souvent au-dessus de la ceinture pour retomber ensuite et la recouvrir, de la même manière que nous expliquons tout-à-l'heure; seulement, chez les Anciens, la tunique longue, affectée surtout aux femmes, se serrait immédiatement au-dessous des seins chez celles-ci; tandis que la tunique courte

(1) La baguette que Geminius tient de la main droite rappelle le serment du centurion.

particulière aux hommes se serrait au-dessus des hanches. Par-dessus sa ou ses tuniques, Geminius porte une petite pièce d'étoffe carrée, fixée par une fibule sur l'épaule droite, relevée au-dessus de l'épaule gauche et rejetée en arrière. C'est tout-à-fait la *palla* des femmes grecques. Il est chaussé de bottines collantes sans courroies.

Aufidia, placée debout à la droite de son mari, a la main droite ouverte et posée sur la tête d'une toute petite fille, tandis que Geminius a sous sa main gauche un jeune garçon d'une taille un peu plus élevée. Celui-ci retient dans sa main gauche, par les pattes de derrière, un lapin ou lièvre dont l'avant-train est posé sur sa main droite. La petite fille tient une colombe éployée au bout de son bras gauche étendu vers Geminius; elle a une grappe de raisin (?) dans la main droite.

Les points d'interrogation qui accompagnent quelques-unes de nos appréciations, ici et plus haut, sont motivés par l'indécision ou même la maladresse d'exécution de l'œuvre que nous avons entrepris d'expliquer. Il faut avoir la conscience de rendre sensible au lecteur le doute dont on n'a pas pu s'affranchir, même après une étude persistante.

Ce tableau de famille ne renferme que les quatre personnages qui viennent d'être décrits; le défaut d'espace n'aura pas permis d'en placer davantage, ou, pour mieux dire, l'artiste aura pensé avec raison que père et mère, fils et fille, suffisaient amplement pour caractériser le ménage Geminius.

C. — Nous voici arrivé à la partie la plus énigmatique du monument. Sur l'espèce de socle où Geminius et Aufidia se tiennent debout, on voit, au centre de la partie supérieure, un œil ailé grand ouvert; à droite, un *coq* s'apprête à le becqueter à la paupière supérieure, tandis qu'un *serpent* placé à gauche, paraît mordre celle-ci de l'autre côté. En bas, la paupière inférieure est attaquée par un *scorpion* qui y enfonce son dard, puis par un *escargot* qui y applique ses cornes, enfin, par un *lézard* qui la mordille; ces trois animaux se suivant dans l'ordre indiqué, de gauche à droite.

Essayons d'expliquer cet anaglyphe.

La figure qu'on peut appeler principale, à cause de sa situation au centre et de ses plus grandes dimensions, est L'ŒIL AILÉ. Les animaux qui l'entourent sont distribués en deux groupes: le *coq* et le *serpent* qui le touchent à la paupière su-

périeure ; le *scorpion*, l'*escargot*, le *lézard* qui s'attaquent à la paupière inférieure.

Coq et *vigilance*, *prudence* et serpent, sont unis par une certaine liaison d'idées ; de même que scorpion et *envie*, escargot et *luxure*, lézard et *paresse* vont assez bien ensemble. Les positions relatives occupées par les deux groupes d'animaux s'accordent d'ailleurs très bien avec cette classification ; car le groupe des *vices* occupe la position inférieure, tandis que la position supérieure est donnée au groupe des *vertus*.

Ceci admis, l'œil ailé avec ses accessoires pourra symboliser l'âme humaine sollicitée par les aspirations élevées, en même temps qu'elle est tirillée par les instincts grossiers et bas. L'œil, que l'on appelle vulgairement le miroir de l'âme, serait certes très bien choisi pour représenter cette partie immatérielle de notre être.

L'explication qu'on vient de lire s'étant produite en nous spontanément, au premier aspect du tableau énigmatique dont nous avons entrepris le commentaire, nous l'avons exposée telle quelle ; dans l'espoir que si elle ne donne pas la vraie solution, elle pourra mettre sur la voie de la rencontrer. On objectera, nous le sentons bien, qu'une symbolique aussi raffinée n'était guère dans les mœurs intellectuelles des rudes Berbers de l'antiquité. Nous reviendrons là-dessus, tout-à-l'heure.

Disons encore que la présence sur notre *Tabula* de quelques-uns des animaux qui jouent un rôle dans le culte mythriaque, nous avait fait supposer, après réflexion, que ce tableau pourrait bien se rapporter au culte du Dieu-Soleil ; mais faute d'ouvrages spéciaux que nous pussions consulter, il a fallu renoncer à vérifier cette conjecture, que nous ne produisons, dès lors que pour mémoire et sous toutes réserves.

En terminant cet article, il nous paraît utile de revenir sur un point assez essentiel de l'iconographie de la Kabylie centrale, point que nous n'avons fait qu'indiquer au début de ce travail. Il s'agit de la figuration des deux phases extrêmes de la vie humaine, telles qu'elles sont représentées sur deux pierres tumulaires du Musée d'Alger (les n° 47 et 186). Qu'on nous permette d'analyser ici la description que nous en avons donnée dans nos *Epoques militaires de la grande Kabylie* (Alger, mars 1857), pages 274 et 275. Ce ne sera pas un hors-d'œuvre.

Ces deux monuments épigraphiques qui enrichissent la géogra-

phie comparée d'une nouvelle synonymie, celle de *Castillum Tulei*, à Diar Mami, près de l'Azib ben Zamoum, offrent encore un intérêt d'une autre nature, car ils sont accompagnés de plusieurs bas-reliefs qui constituent un type spécial que nous n'avons pas rencontré jusqu'ici hors du territoire de la grande Kabilie et que nous y avons observé sur plusieurs points.

Le tableau, *tabula*, annoncé expressément par les épitaphes 47 et 186, se compose de deux parties : l'une placée au-dessus de l'épigraphe, l'autre sculptée au-dessous.

La première représente le héros dans la force de l'âge et la plénitude de la vie : il galope, en chasse ou à la guerre, au milieu de ses serviteurs, dont l'artiste a rendu l'infériorité de condition sensible à l'œil, en leur donnant des proportions moindres qu'au chef. Les chevaux, même, n'ont pas échappé à cette manière de caractériser les inégalités sociales ; et leur taille est inférieure comme celle des cavaliers subalternes qui les montent (1). On pourrait croire que ces inégalités de taille tiennent à ce que l'artiste a voulu indiquer ainsi que ses figures se trouvaient sur des plans différents. Mais l'étude d'autres monuments témoigne qu'ils ne se préoccupaient pas le moins du monde de la perspective. Au-dessus de ce compartiment supérieur, plane (dans le n° 186, seulement) une aigle éployée, tenant un foudre dans ses serres. Il n'est pas étonnant de trouver la griffe romaine imprimée sur cette œuvre berbère, puisque le défunt était *princeps* du fort de Tuleus, c'est-à-dire, très probablement, un chef indigène exerçant le pouvoir au nom des Romains, dans sa maison de commandement.

Le tableau inférieur, la contre-partie du précédent, se divise en trois compartiments juxtaposés, mais distincts : Au centre étendu sur un lit, est un homme arrivé au terme de la vie ; pour l'acquiescement de sa conscience, un médecin tend à ce moribond un vase renfermant quelque potion ; tentative extrême de la science dans sa lutte contre la nature. Derrière cet Esculape, se tient debout un individu à longue chevelure bouclée, qui rappelle d'autant mieux le tabellion traditionnel, qu'il tient précisément

(1) Ce procédé est employé de temps immémorial par les Chinois qui représentent toujours, dans les tableaux, leur empereur avec une tête beaucoup plus grosse que les autres personnages. Il a été pratiqué également dans l'antiquité et au moyen-âge. V. Feuillet de Conches, *Cause-series d'un curieux*, T. 2^e, p. 125.

à la main un rouleau qu'on peut supposer être un testament. Un enfant (quelques-fois, il y en a deux ou plusieurs) est devant le lit, sous lequel l'artiste a figuré au trait un chien à oreilles droites et effilées, tout semblable à ceux qu'on voit encore chez les Arabes et les Kabiles. A gauche du lit, quatre personnages debout semblent méditer sur le néant des choses humaines ou plutôt sur l'héritage qui va s'ouvrir pour eux. Car ce sont bien des figures et des attitudes de collatéraux.

Les personnages, objets de ces épitaphes illustrées, sont des chefs berbères, comme leurs noms l'indiquent très bien (Aumatsin, In.aillin, Misinedin). Celui des deux monuments qui est daté remonte à 264 de J.-Ch. Il est à remarquer que tous les personnages adultes du compartiment inférieur sont de même taille, sans acception de condition sociale. Le principe d'égalité a reparu devant la mort.

Certes, l'explication que nous venons de donner de ces deux tableaux contrastés n'admet aucun doute, au moins dans son ensemble; il n'y aurait lieu de discuter que sur quelque détail. Or, le lecteur conviendra que le peuple chez qui les questions religieuses, morales et philosophiques préoccupent assez pour inspirer l'échantillon de symbolique qui vient de passer sous ses yeux, pourrait bien avoir imaginé celui que nous avons donné précédemment et où figure l'œil ailé entouré d'animaux. Nous sommes bien aise de suggérer cette remarque pour justifier la liberté que nous avons prise de proposer notre mot sur cette énigme lapidaire.

Nous désirons vivement, que cet essai de commentaire iconographique ait pour résultat d'appeler l'attention des observateurs africains sur un genre de monuments trop longtemps négligés et qui peuvent fournir des renseignements très utiles à la science. Nous aurons atteint le but essentiel de cet article, si nos nombreux collaborateurs disséminés en Algérie, dans la Tunisie et même au Maroc, veulent bien s'astreindre désormais à dessiner ou du moins à décrire avec exactitude, ces sculptures que l'artiste appellera grossières, mais où l'archéologue trouve des notions pleines d'intérêt sur la religion, les mœurs, les coutumes; en un mot, sur la vie publique et privée des antiques habitants de la Berbérie romaine.

A. BERBRUGGER.

